3 1761 05414358 1

PQ
1987
G5A77
1879

484

THOMAS-SIMON GUEULLETTE

RLEQUIN-PLUTON

COMÉDIE INÉDITE EN TROIS ACTES

(1719)

PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR CHARLES GUEULLETTE

Avec une eau-forte de Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX

ARLEQUIN-PLUTON

TIRAGE

400 exemplaires sur papier de Hollande.
20 — sur papier de Chine.
20 — sur papier Whatman

440 exemplaires, numérotés.

N° 207.

...ucaust Fd Imp. A. Salmon

...R. QUIN ...UTON

(Act ... Scene ...)

THOMAS-SIMON GUEULLETTE

ARLEQUIN-PLUTON

COMÉDIE INÉDITE EN TROIS ACTES

(1719)

PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR CHARLES GUEULLETTE

Avec une eau-forte de Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX

LIBRARY
DEC 19 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1987
G5A77
1879

PRÉFACE

Le succès obtenu l'année dernière par la parade inédite de Thomas-Simon Gueullette, *les Fausses Envies,* m'encourage à donner aujourd'hui l'*Arlequin-Pluton* du même auteur, une pièce également inédite, que le public du XVIIIe siècle a fort goûtée lors de son apparition, et à laquelle nos lecteurs modernes feront, je n'en doute pas, un accueil favorable.

Thomas Gueullette, dont il a été longuement question dans notre préface des *Fausses Envies*, s'adonna d'une façon toute spéciale au théâtre italien ; et c'est en parlant de ce théâtre que nous allons le retrouver jouant

sans cesse un rôle actif et mêlé invariablement à ses différentes transformations.

Les acteurs italiens (nous le rappelons pour mémoire), après avoir une première fois visité la France en 1570, y revinrent officiellement sous Henri III, en 1576, et y firent, depuis cette époque, des stations de plus en plus fréquentes et de mieux en mieux goûtées du public, dont ils gagnèrent à ce point les bonnes grâces qu'ils éclipsèrent, pour un moment, la gloire des comédiens français. On n'a pas oublié le fameux Scaramouche (Fiurelli), qui eut l'honneur de faire rire aux larmes Louis XIV en bas âge, et qui dut, aux traces que cette hilarité abondante laissa sur ses vêtements, les faveurs particulières dont il jouit toute sa vie. On se souvient aussi de la brillante campagne de 1662 à 1688, où s'illustrèrent les inimitables *zanni* Locatelli et Dominique, le premier jusqu'en 1671 dans le rôle de Trivelin, le second dans celui d'Arlequin.

Le théâtre italien, qui avait fait son chemin malgré la cabale et qui s'était définitivement conquis une place au soleil, disparut

en 1697 pour s'être permis quelques allusions à la pruderie grincheuse de Mme de Maintenon. Mais, en 1716, des jours meilleurs ayant lui, la troupe de Louis Riccoboni, mandée de Parme par le régent, s'installait à l'hôtel de Bourgogne, et, sept années plus tard, par autorisation royale, elle gravait les armes de France sur la porte principale du bâtiment, et inscrivait au-dessus en lettres d'or : HOTEL DES COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROY, ENTRETENUS PAR SA MAJESTÉ, RÉTABLIS EN FRANCE EN L'ANNÉE MDCCXVI.

Je n'ai pas mission d'énumérer les différentes étoiles de la scène italienne; mais, fidèle à mon sujet, je dirai quelques mots des acteurs inscrits en tête d'*Arlequin-Pluton* pour paraître dans la reprise de cette charmante pièce.

Dominique, qui devait jouer le rôle de Pluton, n'était autre que le fils du fameux Dominique Biancolelli. Auteur et acteur comme son père, il fut reçu à la fin de la foire Saint-Laurent (1717), et débuta le 11 octobre sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

Thomassin Vicentini (Arlequin) faisait partie de la troupe de début en 1716. C'est le père de Catherine (Violette), reçue dans la compagnie en 1727, et du comédien Vicentini, que la préface du *Nouveau Théâtre italien* porte comme ayant joué, à l'âge de cinq ans, le rôle du petit Arlequin dans la pièce de Gueullette (19 janvier 1719).

Romagnesi (Cinthio, un Suisse), qui débuta le 15 avril 1725 dans le rôle de Lélio de *la Surprise de l'amour,* était le petit-fils d'Antonio Romagnesi, de l'ancienne troupe italienne. Auteur dramatique en même temps qu'acteur, comme la plupart de ses camarades, il donna différentes pièces qui eurent du succès, et collabora avec Dominique et Riccoboni fils.

Pagheti, désigné pour le triple rôle de Pasquin, de Mathanasius et de l'Aubergiste, avait joué aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent avant de paraître sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où il fit ses débuts en 1720. Sa mort, survenue le 14 novembre 1732, témoigne que les rôles d'*Arlequin-Pluton* avaient été

distribués bien avant l'époque fixée pour sa reprise.

Giuseppe Baletti, autrement dit Mario (Mercure), figurait déjà pour l'emploi d'*amoureux* sur la liste de 1716, et nous le retrouvons en 1752 avec la même qualité. Il était alors doyen de la troupe.

Benozzi (Scaramouche et Caron) était frère de la célèbre Silvia, dont nous parlerons tout à l'heure. Il débuta le 3 mars 1732 dans une pièce de l'ancien théâtre italien : *Colombine avocat pour et contre.*

Fabio Sticotti (Pantalon) débuta le 5 janvier 1733, et tint son emploi jusqu'en 1741, date de sa mort.

Mlle Belmont (une femme bel esprit, ou Mlle Romanville) était tante de Romagnesi et femme du petit-fils de la grande comédienne Aurélia, favorite de la reine Anne d'Autriche.

Cette dernière, qui abandonna le théâtre en 1683, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et Mlle Belmont se souvenait parfaitement de l'avoir vue sur son lit de parade aux derniers temps de sa vie, toujours coquette et

extrêmement parée. Mlle Belmont avait débuté le 1er juin 1728 dans *la Femme jalouse.*

Mlle Thérèse Lalande (Proserpine), actrice française, débuta dans la pièce de *Danaé*, le 17 août 1721, par les rôles de Junon et de Colombine. Elle mourut le 16 décembre 1738, âgée de quarante-sept ans.

Mlle Silvia, qui devait remplir dans la reprise d'*Arlequin-Pluton* le double rôle de son nom et de Mlle Descoulisses, était l'actrice la plus renommée de sa compagnie. Originaire de Toulouse et enrôlée dans la troupe de début en 1716, Zanetta Rosa (Silvia) Benozzi remplit pendant quarante-huit ans les rôles d'amoureuses avec la même vivacité, la même finesse et la même illusion. « Un volume suffirait à peine, dit Desboulmiers, pour contenir tous les éloges qu'elle a reçus tant en prose qu'en vers. » Et il cite tout entière la fable de Protée, qui lui fut adressée, et dont nous extrayons le quatrain suivant :

Qui de nos mœurs si bien nous traça la peinture,
Tant d'agrément sur la scène employa,
Sauva mieux l'art, rendit mieux la nature,
Que fait l'aimable Silvia ?

Une particularité intéressante : Gueullette, qui abandonnait d'ordinaire ses droits d'auteur aux acteurs de ses pièces, fit don de sa dernière, *l'Horoscope accompli*, à Mlle Silvia.

Nous fermons sur ce nom, devenu célèbre, la liste des acteurs désignés pour notre pièce.

La troupe de Riccoboni, à son arrivée à Paris (1716), commença par jouer en italien; mais le public demandait à comprendre, et on eut l'heureuse idée de publier le français en regard de la pièce originale; puis on imprima également en français les arguments avec le détail de chaque scène et de ce que les acteurs y devaient dire. Mais on laissait à la disposition du comédien la forme même du dialogue, et en cela on se conformait aux aptitudes des Italiens, qui improvisaient les paroles avec une sagacité merveilleuse. Riccoboni était très fier de ce don d'improvisation, comme il l'exprime dans son *Histoire du Théâtre italien;* et Gherardi, dans le tableau qu'il fait d'un acteur jouant *simplement* de mémoire, le compare aux échos qui ne parleraient jamais si d'autres n'avaient parlé avant eux. « Un comédien de cette sorte,

conclut-il, est comme un bras paralytique. La seule différence que je trouve entre le bras mort et le membre inutile de la comédie, c'est que, si le premier ne sert de rien au corps, il est certain qu'il n'en reçoit aucune nourriture; mais le dernier ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que les acteurs qui fatiguent le plus et qui sont le plus nécessaires. »

Quoi qu'il en soit, les comédies finirent par être imprimées de toutes pièces, divisées et dialoguées en français par l'auteur lui-même : c'est la troisième et dernière transformation du théâtre italien, et ici encore nous retrouvons Gueullette, dont le nom aura sans cesse été mêlé à l'histoire de ce théâtre.

En effet, si les frères Parfaict ont signé leur ouvrage, ils le disent dans leur préface : « Nous annonçons de bonne foi que l'*Histoire de l'ancien Théâtre italien* que nous donnons aujourd'hui est *presque toute due* à M. Gueullette, qui, pour sa propre satisfaction, a rassemblé la plus grande partie des matériaux qui la composent.

Le catalogue de Louis Riccoboni embrasse

les pièces parues de 1500 à 1650, et le recueil d'Évariste Gherardi comprend les comédies jouées du 22 janvier 1682 au 2 mars 1697; mais il existait entre ces deux périodes une lacune considérable, et c'est Gueullette qui se chargea de la combler en analysant le répertoire de Dominique, formé de quarante comédies représentées en France de 1662 à 1674, et parmi lesquelles nous citons : *Il Basilico di Bernagasso, — I Tre Ladri scoperti, — Il Rimedio a tutti mali, — Il Mondo allo rovescio, — Arlecchino creato re per ventura, — Aggiunta al Convitato di pietra,* etc. Le concours de Thomas Gueullette en cette circonstance est, ne l'oublions pas, d'autant plus précieux que le manuscrit où Dominique donnait les canevas des pièces de son temps a été perdu, et que les analyses de notre auteur sont bien faites pour le remplacer.

Mais le nouveau théâtre italien s'est installé (1716), et Gueullette, auteur dramatique, maintenant va le suivre dans ses différentes transformations, qu'il marquera par quelqu'une de ses œuvres.

Comme échantillons des pièces italiennes,

avec le français en regard, nous avons de lui la traduction de *La vie est un songe* (10 février 1717) et d'*Adamire, ou la Statue de l'Honneur* (12 décembre de la même année).

Le 15 mars 1718 paraissent *les Comédiens par hasard*, avec *l'Anneau de Brunel* en second acte, pièce où l'indication détaillée des scènes et du dialogue remplace le dialogue lui-même.

Enfin, Gueullette donne les quatre comédies suivantes, qui seront jouées telles qu'elles sont écrites, et auxquelles il ne manque rien pour la scène : *Arlequin-Pluton* (19 janvier 1719), *le Trésor supposé* (7 février 1720), *l'Amour précepteur* (25 juillet 1726), enfin *l'Horoscope accompli* (6 juillet 1727).

Des sept pièces que nous venons d'énumérer, cinq sont imprimées ; deux seulement, *Arlequin-Pluton* et *les Comédiens par hasard*, sont inédites. Nous publions aujourd'hui la première, réservant pour plus tard la seconde, à laquelle sera jointe une surprise bibliographique. Ainsi sera complétée l'œuvre théâtrale de Gueullette, à la satisfaction du lecteur, nous l'espérons, et aussi à notre satisfaction

à nous-même, qui accomplissons un devoir de famille en reportant l'attention du public sur cet ancêtre que le XVIIIe siècle eut en haute estime.

Désireux de ne point allonger ma préface outre mesure, je n'insisterai pas sur les cinq pièces imprimées, qu'on trouvera dans le *Nouveau Théâtre italien* de Louis Riccoboni, et je me bornerai à donner sur elles quelques renseignements indispensables.

La vie est un songe (en italien *La vita è un sogno*), est une tragi-comédie en cinq actes traduite par Gueullette du poète Cicognini, qui lui-même l'avait tirée de la pièce espagnole *La vida es sueño*, chef-d'œuvre de Calderon. Par la suite, de Boissy en donna une imitation en vers libres, réduite à trois actes; mais, malgré le jugement élogieux de Desboulmiers, la pièce de ce dernier est bien inférieure à son modèle, en ce qu'elle supprime de fort beaux passages et que la versification en est lourde et insuffisante. La comédie de Cicognini, traduite par Gueullette, est imprimée dans le 2e volume du *Nouveau Théâtre italien* (édition de 1729).

Adamire, ou la Statue de l'Honneur (*Adamira, o la Statua del Onore*), tragi-comédie en cinq actes, comme la précédente, appartient en propre au poète Cicognini. Elle a été imprimée, avec la traduction de Gueullette en regard, dans le 3e volume du *Nouveau Théâtre italien* (même édition); mais les éditions postérieures à 1729 ne la donnent plus, ainsi que l'explique l'avertissement du libraire de 1753. « On me fit comprendre, y est-il dit, que ces morceaux italiens, ne plaisant pas à tout le monde, pourraient faire tort au débit de l'ouvrage en France. Pour me conformer à cet avis, je les retranchai de ce livre dès 1733, et je formai un corps de ces morceaux, que je réunis en 3 volumes in-12, et que je vendrai soit conjointement, soit pièce par pièce. »

Avant d'être imprimée dans le *Nouveau Théâtre italien*, *Adamire*, traduite par Gueullette, avait été publiée « chez Antoine-Urbain Coustelier, libraire-imprimeur de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, régent, MDCCXVII »; mais cette édition est presque disparue, et l'exemplaire de la bibliothè-

que de l'Arsenal, nous apprend Henri Nicolle, se présente comme une précieuse plaquette.

Le Trésor supposé, comédie française en trois actes, qui avait été représenté pour la première fois le 7 février 1720, fut remis au théâtre, avec des changements, en avril 1731. Il est imprimé en tête du 2e volume du *Nouveau Théâtre italien* (édition de 1753). M. de Paulmy, qui juge l'œuvre sévèrement, avoue cependant qu'elle a été substituée au Port-à-l'Anglais dans l'édition de 1769. En considérant, d'un autre côté, qu'elle fut reprise onze ans après sa première apparition, nous concluons au moins qu'elle était dans le goût du public.

L'Amour précepteur, comédie française en trois actes, avec un divertissement, est imprimé en troisième pièce dans le 8e volume du *Nouveau Théâtre italien* (édition de 1729), et en cinquième pièce dans le 5e volume du même ouvrage (édition de 1753). Desboulmiers, qui en fait une analyse assez complète dans son *Histoire anecdotique* (2e volume), en parle avec éloge et constate qu'il fut bien accueilli du public. Les chansons, d'après

Riccoboni, seraient de M. d'Y..., sieur du M... (d'Yvry, sieur du Mesnil). Rien n'est plus douteux; *les Notices* de Gueullette ne le disent point, et le *Nouveau Théâtre* lui-même, qui donne ce détail en 1729, le supprime dans l'édition de 1753.

L'Horoscope accompli, pièce française en un acte, que nous lisons en cinquième pièce dans le 8e volume du *Nouveau Théâtre italien* (édition de 1729), et en septième pièce dans le 6e volume (édition de 1753), a été l'objet, de la part de Desboulmiers, d'une analyse de onze pages. Le critique y constate la faveur dont il a joui, et il ajoute, à propos de son auteur : « M. Gueullette est déjà connu par plusieurs pièces dont la plupart ont été jouées avec succès, et par conséquent rappelées dans cet ouvrage avec éloge. Il nous en resterait beaucoup plus à lui donner si nous n'étions obligé, par la forme de cet ouvrage, de ne parler seulement que du mérite littéraire et des talents dont les auteurs ont fait preuve sur le théâtre italien. » *L'Horoscope accompli*, qui, d'après les registres de la Comédie, n'eut d'abord que six représentations consécutives, fut souvent

rejoué depuis. De Paulmy, satisfait cette fois, écrit en note, sur son exemplaire du *Nouveau Théâtre italien* : « *L'Horoscope accompli* est une très jolie pièce de M. Gueullette; elle eut beaucoup de succès et elle a été souvent reprise. C'est la dernière pièce que M. Gueullette ait donnée au théâtre, bien qu'il ne soit mort qu'en 1766, âgé de quatre-vingt-trois ans. » La même note ajoute : « Ses vaudevilles ont tant de succès qu'ils sont connus de tout le monde. »

Nous voici arrivés aux deux pièces inédites qui complètent l'œuvre dramatique de Thomas Gueullette, et que nous avons réservées pour la fin. Elles prennent date entre la traduction d'*Adamire* et la comédie originale *le Trésor supposé*.

La première, sous forme de dialogue à la troisième personne, est intitulée, comme nous l'avons dit, *les Comédiens par hasard*. Elle a trois actes, en y comprenant *l'Anneau de Brunel*, qui sert de second. L'argument s'en trouve aux pages 70 et 73 du 1er volume du *Nouveau Théâtre italien* (édition de 1729). « L'auteur, rapporte cet ouvrage, supprima

depuis *l'Anneau de Brunel*, et M. Lélio lui substitua *les Deux Arlequines*, petite comédie de sa composition. » Nous remarquerons en passant que, Louis Riccoboni et Lélio étant tout un, si *l'Anneau de Brunel* fut écarté, ce ne fut pas certes du fait de son auteur. La pièce de Gueullette, écrite tout entière de sa main, existe dans la collection Soleinne, d'où nous comptons bien la tirer un jour pour en faire hommage au public, ainsi que nous l'avons promis.

Arlequin-Pluton, objet de notre publication actuelle, est, nous apprend le catalogue du *Nouveau Théâtre italien,* une comédie en trois actes, jouée d'abord, le 19 janvier 1719, avec des scènes italiennes que l'auteur mit plus tard en français. Le vaudeville, qui seul a été imprimé, figure dans le tome Ier du *Nouveau Théâtre italien* (édition de 1753), avec la musique à la fin du volume; mais ce vaudeville lui-même a été tronqué : le nom des personnages y est supprimé, et l'avant dernier couplet a été sauté par l'éditeur. Desboulmiers, après la courte analyse qu'il donne d'*Arlequin-Pluton* dans son *Histoire*

anecdotique, annonce que la pièce est tirée du conte de *Zagacrift, roi d'Éthiopie;* que les spectacles, les danses et la musique sont de la composition de Mouret, et que cette comédie fut *très accueillie* du public; puis il ajoute, en forme de critique : « On peut cependant assurer, sans faire tort au mérite de M. Gueullette, qui en est l'auteur, et dont la réputation est établie par beaucoup d'autres succès, qu'elle serait moins favorablement reçue aujourd'hui... Le bon goût a heureusement confiné sur les planches de l'Opéra tous ces personnages imaginaires, et nous ne verrons plus, sur nos théâtres raisonnables, les dieux et les déesses, les Vices et les Vertus, débiter des madrigaux et faire des *gargouillades.* »

Évidemment Desboulmiers se trompait quand, en 1769, il prétendait que dieux et déesses étaient à jamais bannis de nos théâtres. L'Olympe, dont s'amusait le public d'alors, récrée encore notre public d'à présent, et les temps ne sont pas éloignés où tout Paris se pâmait d'aise aux *gargouillades* d'*Orphée aux enfers.* Quant au succès d'*Arlequin-Pluton,* il fut plus sérieux et moins éphémère que

ne le juge Desboulmiers. Le manuscrit sur lequel nous avons copié le renseignement témoigne en effet que la pièce fut jouée en présence du roi, sur son petit théâtre des Tuileries, et qu'en 1735, c'est-à-dire seize ans après son apparition, elle dut être remise à la scène : « Les rôles avaient été distribués, et si elle ne fut point reprise, c'est qu'il y eut probablement quelque nouveauté qui en empêcha la représentation. »

La comédie d'*Arlequin-Pluton* était, par conséquent, dans les goûts du XVIIIe siècle, et elle aurait, j'en suis convaincu, l'agrément de nos spectateurs contemporains, s'il venait à un directeur l'idée de la remonter. C'est une pièce très fine, d'une invention ingénieuse et d'une originalité piquante; le dialogue en est vif, spirituel, et chaque personnage s'y montre dans son caractère. Nous observerons, en outre, que le lettré perce toujours chez Gueullette, alors même qu'il traite un sujet comique. Dans *l'Amour précepteur*, Flaminia et son valet Trivelin, tous deux travestis en docteurs, soutiennent une thèse rimée sur les grands hommes de l'anti-

quité. Dans son *Arlequin-Pluton,* l'auteur fait débiter à son héros une amusante parodie des imprécations d'Oreste, et ménage aux Tartares un assaut d'élucubrations burlesques entre les ombres de Mathanasius et de Mlle Romanville, deux beaux esprits de leur temps. Quant à la mise en scène, nous notons les changements à vue obligés, un enfer où les diables et les furies se confondent en dépit de leur origine, enfin l'éternelle intervention des monstres quand il s'agit de fermer la route à un indiscret, procédé que nos féeries françaises exploitent de nos jours à grand renfort de figurants et de décors, mais que nous avons été curieux de retrouver dans sa simplicité primitive sur un théâtre de Barcelone, où nous assistions dernièrement à une nouvelle pièce du cru : *lo Rellotje del Montseny*.

17 mai 1879.

CHARLES GUEULLETTE.

ARLEQUIN-PLUTON

COMÉDIE INÉDITE EN TROIS ACTES AVEC AGRÉMENS

PAR

THOMAS-SIMON GUEULLETTE

(1719)

Cette pièce a été représentée par les comédiens italiens le 19 janvier 1719.

Elle a esté jouée ensuite en présence du roy sur son petit théâtre des Tuileries.

Elle devoit estre remise au théâtre en 1735, et les rosles devoient estre distribués aux acteurs nommés au dos de ce feuillet; elle ne fut pas jouée parce qu'il y eut apparemment au théâtre quelque nouveauté qui empescha la représentation.

(*Ces notes du manuscrit sont de la main de Gueullette.*)

ACTEURS

	MM.
PLUTON.	Dominique.
PROSERPINE.	Lalande.
PANTALON.	
VIOLETTE, } filles de Pantalon	Catherine.
ROSETTE, } filles de Pantalon	Babiche.
ARLEQUIN.	
SILVIA, nièce de Pantalon.	
CINTHIO, amant de Silvia.	Romagnesi.
PASQUIN, valet de Pantalon.	Pagheti.
SCARAMOUCHE.	
MERCURE.	Mario.
CARON.	Scaramouche.
Un petit arlequin.	
Une petite arlequine.	

OMBRES

MATHANASIUS.	Pagheti.
Une Femme bel esprit.	Belmont.
Une Comédienne.	Silvia.
Un Aubergiste.	Pagheti.
Un Suisse.	Romagnesi.
Diables.	
Païsans, Païsannes.	

(*La scène est en Sicile, partie sur terre et partie aux enfers.*)

ARLEQUIN-PLUTON

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est au devant des enfers.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE.

Vous voilà galamment vestu, seigneur Pluton, et l'on auroit de la peine à reconnoître sous ce déguisement le dieu des enfers. Peut-on vous demander quelle est l'heureuse mortelle que vous honorez aujourd'huy de vos faveurs ?

PLUTON.

Quoy ! morbleu ! Madame, vous me persécuterez

sans relâche, et vos jalousies continuelles ne me donneront jamais un moment de repos?

PROSERPINE.

Il vous sied bien, vraiment, de le prendre sur ce ton, et vous avez bonne grâce de trouver à redire aux tendres reproches d'une femme qui vous aime!

PLUTON.

Et, ventrebleu! aimez-moy un peu moins si vous voulez être plus aimable à mes yeux : car enfin, les vacarmes que vous faites icy à tout propos m'obligeront d'en venir avec vous à une rupture ouverte, et pour peu que vous continuiez vos extravagances...

PROSERPINE.

Qu'est-ce à dire, extravagances? Sachez qu'il n'y a rien de ridicule dans ma conduite; vous êtes mon mary, une fois...

PLUTON.

Que trop, dont j'enrage! Maudit soit le jour que je pensay à vous enlever! Je n'ay pas joui d'une heure de tranquillité depuis que j'ay fait cette sottise; si elle étoit encore à refaire, vous ne me désoleriez pas tous les jours.

PROSERPINE.

Fort bien! Ne devriez-vous pas rougir de pareils sentimens? Il vous convient bien, à votre âge, de faire encore le galant et de vous habiller comme un baladin pour plaire à quelques petites créatures!...

PLUTON.

Fy! la jalouse!

PROSERPINE.

Et n'ay-je pas raison de l'être?

PLUTON.

Apprenez, ma petite mignonne, que si l'un de nous doit être jaloux, c'est moy qui ay lieu de l'être. Vous êtes tous les ans six mois sur la terre; chacun vous y fait la cour. Cependant je n'y trouve point à redire : la jalousie est une passion trop bourgeoise! Et moy, pauvre diable, je passe toute l'année dans ce lieu de tristesse, où la moitié du temps je suis pour ainsi dire veuf.

PROSERPINE.

Je crois que ce n'est pas là votre plus mauvais moment.

PLUTON.

Aussi je ne m'en plains pas autrement. Il est bien juste que je prenne aussi l'air pour me rafraîchir, et, si vous étiez raisonnable...

PROSERPINE.

Raisonnable! Ne vous y trompez pas, c'est la qualité dont les femmes se piquent le moins avec leurs maris, et je n'iray pas, pour vous plaire, tourner le dos à la multitude.

PLUTON.

Faites comme il vous plaira, je ne veux plus être controslé.

PROSERPINE.

Vous me poussez à bout. Je vous suivray partout... Je veux connoître ma rivale.

PLUTON.

Votre rivale?

PROSERPINE.

Oui. Vos fréquentes liaisons avec Mercure me font soupçonner votre fidélité.

PLUTON.

N'est-il pas ainsy de tous les autres dieux?

PROSERPINE.

Tant pis pour eux. Il est cause de notre mauvais ménage!

PLUTON, *à part.*

Elle devine assez juste... Mais prenons un ton ferme. (*Haut.*) Sçavez-vous que je veux être obéi?

PROSERPINE.

Obéi! Ciel! Obéi! Une femme obéir à son mary! On voit bien que vous ignorez l'usage du beau monde.

PLUTON.

Usage ou non, rentrez dans les enfers.

PROSERPINE.

Je n'en feray rien.

PLUTON.

Je feray venir une légion de diables.

PROSERPINE.

Et moy une légion de femmes. Nous verrons qui l'emportera.

PLUTON.

Holà! qu'on la conduise dans les enfers, qu'on la garde à vue jusqu'à mon retour!

(*Des diables font rentrer Proserpine.*)

SCÈNE II.

PLUTON, *seul.*

Ah! je respire à la fin. Presque tous les hommes qui descendent icy-bas se plaignent de leurs femmes. Puisque les dieux ne sont pas exempts de leur mauvaise humeur, je ne dois pas m'en étonner. Mercure me fait bien attendre. Je ne sçay s'il aura réussy auprès de l'aimable Violette et s'il luy a laissé ignorer qui je suis. Mais le voicy.

SCÈNE III.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Satisfais, je te prie, mon impatience. As-tu parlé à Violette de la force de mon amour? Puis-je me flatter...

MERCURE.

Quelle vivacité! Vous n'avez pas affaire à une déesse, pour en espérer si bonne composition. J'ay trouvé le secret de tromper Pantalon, le père de Violette, et d'expliquer à celle-cy votre tendresse.

PLUTON.

Que dois-je espérer?

MERCURE.

Violette n'est pas pour vous.

PLUTON.

Que m'apprends-tu?

MERCURE.

Nos soupçons sont justes : elle aime Arlequin et n'est pas d'avis de négliger un établissement solide pour un amour de passage. A moins d'un mariage dans les formes...

PLUTON.

Il faudroit donc pour cela répudier Proserpine?

MERCURE.

Gardez-vous-en bien! Elle feroit un vacarme de

tous les diables. Mais faites mieux... Silvia, cousine de Violette, ne seroit pas si difficile. Elle a pris pour elle les douceurs que vous disiez à l'autre, et je suis chargé de vous apprendre qu'elle vous aime.

PLUTON.

Un bonheur précipité me dégoute. D'ailleurs la résistance de Violette irrite mes désirs : je veux vaincre sa fierté.

MERCURE.

Cela ne sera pas aisé. Mais, sans répudier Proserpine, prenez Violette pour femme d'été ; peut-être en amènerez-vous la mode, comme de changer de meubles aux quatre saisons.

PLUTON.

Le remède seroit plus que le mal.

MERCURE.

Faites-luy du moins espérer qu'elle deviendra votre femme. Elle vous croit un seigneur voisin de son père : cette fortune apparente l'ébloüira et la fera répondre à vos désirs.

PLUTON.

Tu me rends la vie. Ne m'abandonne point et compte sur ma reconnoissance.

MERCURE.

Je vais travailler pour vous. Mais n'allez pas prendre auprès de cette fille des airs de petit-maitre, si communs aujourd'huy parmy nos dieux. Ils pourroient la révolter.

PLUTON.

Je ne donne point dans le ridicule des hommes. Tu en peux juger par l'habit que j'ay pris pour voir ma maitresse.

MERCURE.

Quoyque ce soit par mon conseil que vous ayez pris l'habit d'Arlequin, peut-être n'avez-vous pas mieux fait. Un bel habit donne dans la vüe ; les femmes aiment le faste.

PLUTON.

Trop de parure l'auroit peut-être effarouchée. Mes présens feront mieux. Silvia s'est ressentie de mes libéralités, et avec cette bourse et ton secours je viendray à bout de mes desseins.

MERCURE.

Suivez-moy donc.

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une campagne et la maison de Pantalon.

ARLEQUIN, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien! mon cher Arlequin, il y a une heure que je vous suis comme un barbet sans tirer de vous une seule parole. Dites-moy donc le sujet de votre mélancolie.

ARLEQUIN.

Pasquin amato, Pasquin amabile e carissimo amico, Pasquin Pasquinissimo.

PASQUIN.

Me voilà bien instruit! Serviteur à votre discrète et taciturne personne.

ARLEQUIN.

Ne m'abandonne pas, je t'en conjure. Tu vois en moy le miroir des loyaux amans et le prototype d'un chevalier de la triste figure.

PASQUIN.

Comment diable! voilà du haut style.

ARLEQUIN.

Ah! caro amico, je suis mort! L'ingrate Violette reçoit si mal ma tendresse qu'il m'est impossible de survivre à son infidélité.

PASQUIN.

Que me dites-vous là? Luy en avez-vous donné quelque sujet?

ARLEQUIN.

Nullement; je n'ay jamais manqué une occasion de luy plaire. Prenoit-elle la clé de la cave, je me saisissois de la chandelle et d'un verre; je portois la main sur le robinet de la fontaine; j'emplissois sa cruche et je n'oubliois jamais de boire cinq ou six rasades à sa santé, auxquelles elle répondoit avec affection.

PASQUIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Faisoit-elle quelque fricassée : « Arlequin, me disoit-elle, trempe ton doigt dans la sauce. » Moy, avec un courage de héros, je portois un doigt intrépide dans le milieu de la casserole. « Ah! belle Violette! la canelle, le citron, le fromage de Milan,

dominent autant dans ce ragoût que vous êtes supérieure en beauté aux jeunes filles de ce canton. »

PASQUIN.

Voilà des complimens admirables.

ARLEQUIN.

Une autre fois, tournant la broche : « Belle Violette, luy disois-je, vous allez vous brûler le visage. Le mien, déjà rissolé au feu de vos beaux yeux, soutiendra mieux cette fatigue. » Elle avoit la complaisance de me mettre la broche à la main. Plus content alors qu'un roy de Cocagne, j'avalois avec plaisir les lardons que je tirois de la poularde, et je baisois tendrement la menotte ou le petit museau de cette scélérate. De la poularde à Violette, de Violette à la poularde, je prenois souvent l'une pour l'autre.

PASQUIN.

Oh ! cher bel imbroglio ! Mais je ne vois rien qui doive tant vous affliger !

ARLEQUIN.

Cet heureux tems n'est plus ! Je n'ay que des

marques d'aversion et c'est ce qui fait mon désespoir. Je n'ay rien à me reprocher. J'ay toujours été droit en besogne avec elle.

PASQUIN.

Je lui parleray comme il faut, et je sçauray pourquoy elle vous traite avec tant de dureté. Je vous apporteray de bonnes nouvelles.

ARLEQUIN.

Tu me rens la vie. Puisque tu es le fidèle dépositaire de mes plus secrètes pensées, tu seras l'heureux pilote qui conduira mon vaisseau battu par la tempête de la mauvaise humeur de Violette dans le port désiré de ses affections.

SCÈNE V.

SILVIA.

Enfin, me voilà seule, et je puis m'entretenir de la nouvelle passion que je ressens pour le riche inconnu !... Cinthio ne me touche plus. Y a-t-il à balancer? Il est concierge du château de ce bourg; la plaisante fortune en comparaison de l'autre !...

Son confident est dans mes intérêts; il ne nuira pas à la réussite de cette affaire. Mon oncle, à la vérité, a des obligations infinies à Cinthio... Qu'est-ce que cela me fait? Suis-je obligée de payer ses dettes? Qu'il luy fasse épouser ma cousine! Le voicy. Diantre soit de l'importun!

SCÈNE VI.

SILVIA, CINTHIO.

CINTHIO.

Qu'avez-vous, belle Silvia? Vous me paroissez toute changée. Depuis huit jours vous ne m'avez pas dit une parole gracieuse.

SILVIA.

Que voulez-vous que je vous dise?

CINTHIO.

Que vous m'aimez toujours avec la même ardeur.

SILVIA.

Je ne sçaurois vous dire cela.

CINTHIO.

Pourquoy, s'il vous plaît?

SILVIA.

C'est que cela n'est pas vray.

CINTHIO.

Ciel! Ne m'avez-vous pas dit mille fois qu'il étoit impossible que votre tendresse pût augmenter?

SILVIA.

C'est pourquoy elle a beaucoup perdu de sa force. Tenez, Cinthio, l'amour ressemble à la lune : il diminue lorsqu'il ne peut plus croître.

CINTHIO.

Quoy! Silvia, vous ne m'aimeriez plus?

SILVIA.

Non, je suis toute naturelle. Si vous m'en croyez, vous chercherez fortune ailleurs.

CINTHIO.

Avez-vous sujet de vous plaindre de moy?

SILVIA.

Au contraire. Celui que je vous préfère n'est pas si joly que vous.

CINTHIO.

Pourquoy l'emporte-t-il donc sur moy?

SILVIA.

Il est riche, et en l'épousant je ne resteray pas longtemps sous un habit aussi simple.

CINTHIO.

Silvia, cessons la raillerie.

SILVIA.

Ce n'en est point une. Regardez ce brillant. Ce n'est qu'un petit échantillon de sa tendresse. Ma cousine en a bien d'autres, et elle n'est qu'en second dans cette intrigue!

CINTHIO.

Il seroit possible que vous eussiez changé?

SILVIA.

Pourquoy non? Rien n'est si commun qu'une fille inconstante.

CINTHIO.

C'est l'usage des villes; mais au village...

SILVIA.

A la ville comme au village, la femme est tou-

jours la femme. Si les filles de ma condition sont plus réservées, c'est que les occasions leur manquent.

CINTHIO.

Qui vous en a tant appris ?

SILVIA.

Un petit séjour que j'ay fait à Naples, chez une de mes parentes. Et puis, mon pauvre Cinthio, la seule nature fait chez nous plus d'opération en vingt-quatre heures que toute l'éducation que l'on donne aux hommes. A quinze ans une fille est faite, et souvent à trente un homme n'est qu'un sot.

CINTHIO.

Quelle surprise !

SILVIA.

Vous n'avez pas voyagé, puisque vous connoissez si peu les femmes.

CINTHIO.

Oh ! votre infidélité ne m'apprend que trop à les connoître ! On ne voit en vous rien de naturel que le désir de plaire.

SILVIA.

Si vous êtes si bien instruit, devenez donc libre à votre tour.

CINTHIO.

Perfide! je n'ay pas la force de vous imiter. Votre ingratitude me tüe; mais, avant de mourir, j'arracheray la vie à mon indigne rival.

SCÈNE VII.

SILVIA, PASQUIN.

SILVIA.

O Ciel! que va-t-il faire? Je suis au désespoir... Pasquin, cours, je te prie, après Cinthio, qui veut se battre contre ce riche inconnu. Il est jaloux à la fureur.

PASQUIN.

Quel intérêt Cinthio prend-il à ce qui regarde Violette?

SILVIA.

Comment! ce qui regarde Violette?

PASQUIN.

Elle vient de me faire confidence qu'elle aime assez mal à propos cet inconnu. Elle en est aimée passionnément.

SILVIA.

Elle est folle, mon pauvre Pasquin. C'est moy qu'il aime.

PASQUIN.

Point de chimères! Allez au solide : Cinthio vous convient.

SILVIA.

Je n'ay que faire de tes leçons. Si tu ne veux pas aller après luy, j'y vais moy-même.

PASQUIN.

Suivons-la pour l'engager à rendre sa tendresse à son premier amant.

SCÈNE VIII.

PANTALON, VIOLETTE.

PANTALON.

A qui diantre en avez-vous donc? Depuis quelques jours on ne voit que bouder dans cette

maison. Vous êtes sur le point d'épouser Arlequin, et vous êtes triste !

VIOLETTE.

Arlequin? Quel mary me destinez-vous là ?

PANTALON.

Avez-vous perdu l'esprit? Le plus gentil, le plus amusant de nos garçons, et que vous aimez à la folie !

VIOLETTE.

Il ne me plaît plus : tel est le sujet de ma tristesse.

PANTALON.

Oh! oh! voilà du fruit nouveau! Parbleu! je me moque de vos caprices. Vous m'avez demandé Arlequin, et vous l'épouserez. J'ay donné ma parole.

VIOLETTE.

Je l'ay donnée à un autre.

PANTALON.

Vous osez faire une pareille impertinence !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc à quereller si fort ma maîtresse?

PANTALON.

Me tenir un tel discours!

ARLEQUIN.

La, la! Quoy! Violette, vous ne voulez pas que je vous caresse?

VIOLETTE.

Laissez-moy... C'est par rapport à vous qu'il est si fort en colère.

PANTALON.

Que luy va-t-elle dire? Il faut cacher cette fantaisie, qui luy passera.

VIOLETTE.

Ouy, mon père, mon party est pris, je n'épouseray point Arlequin.

ARLEQUIN.

Ohimé! je suis mort!

PANTALON.

A moins, dit-elle, que la noce se fasse aujourd'huy.

ARLEQUIN.

Oh! je suis prêt à la contenter!

VIOLETTE.

N'en croyez rien, Arlequin.

PANTALON.

La pudeur l'empêche...

ARLEQUIN.

O che' gusto! che' consolazione! che' allegrezza!

(*Mercure, jouant de la flûte, les endort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Que je t'ay d'obligations!

MERCURE.

Point de complimens... Profitez de leur sommeil.

PLUTON.

Qu'elle est belle! Mais dissipe son assoupissement... Je n'aime point une beauté endormie.

MERCURE.

Peut-être la trouverez-vous trop éveillée.

(*Il la réveille.*)

VIOLETTE.

O Seigneur! c'est vous? Mais j'aperçois mon père avec Arlequin.

PLUTON.

Ils ne se réveilleront pas de sitôt. Je vous ay

fait préparer une collation dans le détour du bois. Venez-y. Toy, Mercure, exécute mes ordres.

(*Il paroît deux monstres. Mercure réveille Pantalon et Arlequin, qui crient à la vüe des monstres.*)

ARLEQUIN.

O Violette ! deux monstres épouvantables !

VIOLETTE.

C'est le reste d'un songe fâcheux. J'ay rêvé bien plus agréablement : je viens de recevoir la foy de mariage d'un jeune seigneur.

ARLEQUIN.

Ce n'est qu'un rêve.

VIOLETTE.

La chose est réelle : voilà les présens de noce. Il m'attend, je cours le rejoindre. Il n'y a plus de Violette pour toy... Je vais devenir au moins comtesse.

(*Ils veulent la suivre ; les monstres les arrêtent. Cinthio et Scaramouche accourent.*)

SCÈNE XI.

PANTALON, ARLEQUIN, CINTHIO, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

Ah! mes amis, Violette suit son nouvel amant! Venez, courons après son ravisseur.

(*Ils le suivent.*)

SCÈNE XII.

PANTALON, *seul.*

Je veux courir aussi après elle, mais les jambes me manquent. Que je suis à plaindre d'avoir une fille si extravagante! On lui aura jeté un sort; elle aimait trop Arlequin!

SCÈNE XIII.

PANTALON, ARLEQUIN, CINTHIO, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

Malheureux que je suis! Il faut que ce soit un diable, puisqu'il m'a échappé. Malheureux Arlequin! perfide Violette! Pantalon infortuné!

PANTALON.

Comment cela se peut-il faire?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien. Nous avons parcouru la campagne de l'orient à l'occident, du midy au septentrion, sans rien découvrir. Et je survivrois à un tel affront!... Te voilà seul! Non, tu ne fus jamais moins seul : la douleur, la rage, la fureur, le désespoir, t'accompagnent. Ah! je la vois! Courons après elle! Mais un nuage m'arrête. Quel prodige! Je marche, et je n'ay point de tête.

PANTALON.

Son esprit s'égare.

ARLEQUIN.

Si je n'ay plus de tête, à quoy bon ce chapeau?... Plaît-il?... Vous avez raison. Mais comment voulez-vous que je monte dans l'Olympe? Vous n'avez pas le sens commun. Ah! voilà l'hippogriffe, le cheval d'Astolphe. Mignon!... Mignon!... Je suis dessus! je fends l'air! je vois l'étoile de Vénus, Mercure, Saturne... Ah! qu'il est laid!... Me voicy devant le maître des dieux. Justice, messire Jupin, d'un fripon qui m'enlève ma maîtresse!

PANTALON.

Il me prend pour Jupiter. Prêtons-nous à son extravagance. Arlequin, je te l'accorde. Retourne sur terre.

ARLEQUIN.

Bonsoir, Messieurs. Mon cheval prévient mon impatience. Me voicy dans les lieux où j'ay perdu Violette. Mon rival est avec elle! Elle fuit, mais il ne m'évitera pas.

(*Il bat Pantalon.*)

PANTALON.

Ayuto! au secours!

ARLEQUIN.

Enfin, je suis vainqueur. J'ay pourfendu le géant! Ah! te voilà donc, scélérate! Tu pleures la mort de mon rival! N'espère pas me toucher avec tes larmes de crocodile.

PANTALON, *à part.*

Il me prend pour Violette. Faisons-le rentrer dans la maison. (*Haut.*) Arlequin, je te demande pardon de ma légèreté.

ARLEQUIN.

Est-ce de bon cœur?

PANTALON.

Oüy, cher petit bonhomme.

ARLEQUIN.

Eh bien! j'oublie ton infidélité. Viens que je t'embrasse... Violette a de la barbe!... O Ciel! c'est son amant! Je croyois l'avoir tué. (*Il le bat.*)

PANTALON.

Ayuto! misericordia!

ARLEQUIN.

Mais que vois-je? A mon nez Violette l'embrasse!
L'insolente luy rit et me fait la grimace!
Quels regards effrontés elle tourne vers moy!
Dieux! quel charivary traîne-t-elle après soy!
De poêles, de chaudrons, quel burlesque équipage!
Dans tes meubles il faut que je fasse tapage.
De sales marmitons quel cortége la suit!
Viennent-ils m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez! à vos fureurs Arlequin s'abandonne!
Mais je vois au galop s'éloigner la friponne.
Oh! sans perdre de temps à faire l'enragé,
Périssons, ou vengeons notre amour outragé.

(*Il s'enfuit.*)

PANTALON.

Arrête! arrête!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVIA, ROSETTE.

SILVIA.

O Ciel! peut-on voir une pareille trahison? Le perfide! Enlever Violette presque en ma présence! Ah! Cinthio, que vous êtes bien vengé de mes mépris!

ROSETTE.

Qu'avez-vous donc, ma cousine, pour être si fâchée?

SILVIA.

Mon Dieu!

ROSETTE.

Vous aviez tout à l'heure la larme à l'œil et vous nommiez Cinthio. Je gage que c'est luy qui vous a encore querellée. Il n'a qu'à revenir, je luy fermeray la porte au nez.

SILVIA.

Ce n'est point là ce qui m'afflige : c'est l'enlèvement de votre sœur.

ROSETTE.

Vous êtes bien bonne de vous affliger de si peu de chose ! Pour moy, j'en suis bien aise.

SILVIA.

Et pourquoy ?

ROSETTE.

Parce qu'elle me querelloit sans cesse. Elle disoit que je serois bientôt une petite coquette, parce que je me regardois à son miroir, qu'à votre exemple je me rengorgeois à tout moment, et que je disois que je voudrois bien avoir des amans.

SILVIA.

Et sçavez-vous ce que c'est ?

ROSETTE.

Oh que oüy ! Je vous ay entendue plusieurs fois jaser avec le vôtre. J'ay retenu surtout une conversation que vous eûtes avec luy il y a quinze jours.

SILVIA.

Je n'en ay pas la moindre idée.

ROSETTE.

Tenez, c'étoit le jour de votre fête. Cinthio vous apporta un bouquet que vous ne vouliez pas recevoir. « Belle Silvia, vous dit-il, qu'ay-je fait pour tant de rigueur? » A cela vous ne répondiez rien. Il ne se rebuta point, vous prit la main, qu'il baisa plus de vingt fois. Sa soumission vous attendrit; vous reçûtes son bouquet, et vous passâtes dans le petit cabinet pour achever de vous coiffer. Je ne pus entendre le reste; mais je vis... hum!...

SILVIA.

Que vîtes-vous? Vous me feriez presque rougir.

ROSETTE.

Vous pouvez rougir en sûreté : personne ne nous écoute, et je suis discrète. Je vis Cinthio attacher le bouquet à côté de votre sein, ensuite se payer de ses peines par un baiser qui vous rendit toute interdite.

SILVIA.

Vous avez dû voir aussi que je le gronday.

ROSETTE.

Oüy, mais vous n'étiez pas en colère.

SILVIA.

Taisez-vous.

ROSETTE.

Ne vous fâchez pas, car je dirois tout à mon oncle. Baisez-moy plutôt, pour me marquer que vous ne m'en voulez plus.

SILVIA.

Je le veux bien, mais aux conditions que vous ne direz rien, quoyqu'au fond je n'aye point fait de mal.

SCÈNE II.

SILVIA, ROSETTE, PANTALON, CINTHIO, SCARAMOUCHE.

PANTALON.

Quoy ! le pauvre Arlequin est mort ! Je ne m'en consoleray jamais.

SILVIA.

O Ciel ! Arlequin est mort !

SCARAMOUCHE.

Oüy. Il couroit après Violette ; nous l'avons vu

tomber dans une fondrière où il s'est brisé en mille pièces.

CINTHIO.

L'affliction est générale dans le canton. Nos habitans luy ont dressé un tombeau rustique. On va luy rendre les honneurs funèbres.

(*Bruit sourd d'instrumens champêtres. Arlequin sur un tombeau composé de fromages.*)

PAISAN.

Arlequin a finy le cours
De ses burlesques jours.
Versons, versons des larmes
Sur son tombeau.

Implacable Atropos, ton funeste ciseau
Nous cause aujourd'huy mille alarmes.
Il étoit de l'allégresse
Le plus ferme appuy;
La sombre tristesse
Fuyoit loin de luy.
Ah! quelle disgrâce!
Quel sort rigoureux!
Toujours sur sa trace
Voloient les ris et les jeux.
Versons, versons des larmes
Sur son tombeau.

SCÈNE III.

UN PETIT ARLEQUIN, UNE PETITE ARLEQUINE.

LA FILLE.

Ah! mon petit cousin, nous avons perdu pour jamais notre oncle, le charmant Arlequin!

LE GARÇON.

Hélas! oüy. J'en mourray de douleur; il m'aimoit comme son propre fils.

LA FILLE.

Il est vray qu'il disoit qu'avant qu'il fût deux ans il vouloit faire de vous un garçon accompli. Vous le remplacerez sûrement.

LE GARÇON.

Pourquoy est-il mort si promptement?

LA FILLE.

Il s'est tué de désespoir de l'infidélité de sa maîtresse.

LE GARÇON.

Ohimè! ché Balardo! Faire cette sottise pour une fille.

LA FILLE.

Oüy vraiment.

LE GARÇON.

A sa place, j'aurois chanté :

Marotte fait bien la fière
Pour un petit bien qu'elle a.

SCÈNE IV.

CINTHIO, SILVIA.

CINTHIO.

Avez-vous encore regret au perfide ravisseur de Violette ?

SILVIA.

Je ne puis m'empêcher de penser à ma cousine. Je m'imagine que les suites d'un enlèvement sont si agréables que je voudrois être à sa place.

CINTHIO.

Vous ne rougissez pas d'un pareil sentiment ?

SILVIA.

J'ay toutes les inclinations d'une fille de qualité

CINTHIO.

Songez-vous à l'horreur qu'ont vos compagnes pour la perfide Violette ?

SILVIA.

Ce sont des innocentes. On fait aujourd'huy grand bruit de cette aventure ; demain on n'y pensera plus.

CINTHIO.

Je ne vous regarde plus qu'avec une indifférence qui ira bientôt jusques au mépris.

SILVIA.

Vous m'avez toujours trop aimée pour changer si promptement.

CINTHIO.

Livrez-vous sans remords à vos lâches inclinations.

SILVIA.

Si vous croyez m'affliger, vous vous trompez, Cinthio. Quand je voudray, je ne manqueray pas

d'amans. Vous sçavez que la nouveauté plaît à mon sexe.

CINTHIO.

A la bonne heure!

SILVIA.

Vous ne voulez donc pas faire la paix?

CINTHIO.

Le Ciel m'en préserve!

SILVIA, *à part.*

Fort bien... Il faut user d'adresse. (*Haut.*) Ah! Cinthio que vous connoissez mal mon cœur! Apprenez que je vous ay toujours aimé. J'ay voulu réveiller votre tendresse par une pincée de jalousie.

CINTHIO.

Vos démarches ont été trop naturelles pour n'être qu'une feinte.

SILVIA.

Je suis bien sotte de perdre icy le tems à vouloir vous convaincre de ma tendresse.

CINTHIO.

Si j'étois bien persuadé...

SILVIA.

Suivez votre penchant... Je suis la plus infidèle des femmes.

(*Elle pleure.*)

CINTHIO.

Silvia ! ces larmes me font assez connoître l'innocence de votre procédé.

SILVIA, *bas.*

Bon ! il commence à s'attendrir. (*Haut.*) Laissez-moy, vous dis-je ! Je suis un monstre d'ingratitude.

CINTHIO.

Je vous demande mille pardons.

SILVIA.

Je ne vous pardonneray jamais !

CINTHIO.

La mort vous délivrera donc d'un objet odieux.

SILVIA.

Où courez-vous ?

CINTHIO.

Je vais mourir.

SILVIA.

Cinthio, votre repentir est trop sincère... Je vous rends mon cœur.

CINTHIO.

Quelle joie! Que la foy donnée dans ce jour vous soit un sûr garant de l'injustice de mes soupçons!

SILVIA.

Je l'accepte avec plaisir. (*Bas.*) Les hommes ont beau faire, ils seront toujours nos dupes.

SCÈNE V.

Le théâtre représente les enfers.

ARLEQUIN, MERCURE.

MERCURE.

Je n'ay point trouvé d'autre moyen, pour débarrasser Pluton d'Arlequin, que d'ouvrir la terre sous ses pieds et de le conduire en ces lieux. On le croit mort chez Pantalon et je vais le luy persuader à luy-même.

ARLEQUIN.

Qui m'a conduit dans ces lieux? Sans un guide aussi habile, je me serois cassé le nez plus de dix fois.

MERCURE.

Vous en avez l'obligation au dieu Mercure.

ARLEQUIN, *fouillant dans ses poches.*

O poveretto mi! son assassinado! O ladro! furfante! On me l'avoit bien assuré que vous étiez le dieu des filous.

MERCURE.

Explique-toy.

ARLEQUIN, *retournant ses poches.*

Voilà des témoins muets de la souplesse de vos mains.

MERCURE.

Tu as oublié que tu es mort, et que les morts n'emportent rien avec eux.

ARLEQUIN.

Je suis mort?

MERCURE.

Ouy vraiment. En courant après une certaine

Violette, tu t'es précipité dans un abîme où tu as perdu la vie.

ARLEQUIN.

Hui ! hui !

MERCURE.

Pourquoy pleures-tu ?

ARLEQUIN.

N'est-ce pas l'usage que les amis d'un défunt pleurent sa mort ?

MERCURE.

Cela est vray.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je n'avois pas de meilleur amy que moy.

MERCURE.

Les tiens ont célébré tes funérailles avec une douzaine de plats chargés de fromage de Milan, de saucissons de Bologne, mortadelles, cervelas et macarons.

ARLEQUIN.

Et qu'a-t'on fait de tout cela ?

MERCURE.

On l'a laissé sur ton tombeau.

ARLEQUIN.

Tant pis! Il falloit l'apporter icy. Votre récit a tellement excité mon appétit que je dévorerois cela en quatre bouchées.

MERCURE.

On ne mange point quand on est mort, et, puisque tu es dans les enfers, je vais te placer avec ces ombres que tu vois de si bonne humeur.

ARLEQUIN.

Faites-les-moy donc connoître!

MERCURE.

La plus proche de nous s'appeloit Raisin.

ARLEQUIN.

Bonne compagnie! Nous ne manquerons pas de vin, puisqu'on en fait avec du raisin.

MERCURE.

Non, Raisin est le nom d'un homme qui, ainsy que les trois autres, appelés Molière, Fiurelly et Dominique, ont excellé dans l'art de divertir agréablement et avec noblesse le reste des hommes. Tu ne peux être en compagnie qui te convienne mieux.

ARLEQUIN.

S'ils sont d'aussy bonne humeur que moy, nous allons faire crever de rire tous les enfers. Apprenez-moy qui est le fripon qui m'a enlevé Violette ; je serois bien aise de m'en venger. Je suis une âme vindicative.

MERCURE.

Une autre fois, je te le diray. Je vais faire d'autres commissions. Jusqu'au revoir, mon amy.

ARLEQUIN.

Bon voyage, seigneur Mercure.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, CARON.

ARLEQUIN.

Je suis donc mort, à ce que dit Mercure? Le diable m'emporte si je m'en souviens! Il falloit être fou pour ne pas survivre à une infidèle. Je ne me reconnois point là dedans. Qu'importe? Rions-en le premier, puisque la sottise est faite. Ah! ah! ah!

CARON.

Je ne vois pas, Seigneur, que vous ayez tant sujet de rire.

ARLEQUIN.

Et pourquoy, mon amy?

CARON.

C'est que Proserpine a soulevé tout l'enfer.

ARLEQUIN.

Et que m'importe?

CARON.

Vous le connoîtrez bientôt, quand vous verrez les furies renverser votre trône, et, sans respect pour Votre Majesté...

ARLEQUIN, *à part.*

C'est quelque ivrogne. (*Haut.*) Eh bien? sans respect pour ma Majesté...

CARON.

Chasser Pluton de son royaume.

ARLEQUIN.

Mais, mon amy, quel rapport Proserpine, un trône, des furies et Pluton ont-ils avec moy?

CARON.

Le dieu des enfers veut rire! Mais, seigneur Pluton...

ARLEQUIN.

Pour quy me prend-on icy? Je te donneray de ton Pluton par les oreilles.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, PROSERPINE, CARON.

PROSERPINE.

Ah! te voilà donc, traître?

CARON.

Ce n'est là qu'un léger craïon de ses fureurs.

ARLEQUIN.

A qui en veut cette folle?

CARON.

Quoy! vous méconnoissez Proserpine?

ARLEQUIN.

La peste m'étouffe si je l'ay jamais vue!

PROSERPINE.

Il vaudroit mieux que cela fût vray, perfide! Pourquoy m'enlevois-tu à ma mère et à mes fidèles compagnes si tu voulois me traiter ainsy? M'abandonner pour une petite créature!

ARLEQUIN.

Vous extravaguez, ma mie.

PROSERPINE.

Ne crois pas me tromper davantage... J'ay découvert quelle est ma rivale! Oui, je l'ay découvert... Elle s'appelle Violette, fille de Pantalon. Eh bien! qu'as-tu à dire à cela?

ARLEQUIN.

Qu'entends-je?... On me prend pour le dieu des enfers, et c'est ce dieu même qui m'enlève ma maîtresse!

PROSERPINE.

Suis-je bien informée de tes amours?

ARLEQUIN, *à part.*

Mon party est pris. Profitons de son erreur et rendons à Pluton outrage pour outrage... (*Haut.*) Mais, en vérité, Proserpine, croyez-vous que tout

le bruit que vous faites serve à quelque chose? Si vous preniez un autre ton, je ne dis pas que peut-être je n'écoutasse la raison... Eh bien! je l'avoue, j'ay aimé Violette, mais je ne l'aime plus. Ce sont des petites folies de passage auxquelles une honnête femme ne doit pas regarder de si près.

PROSERPINE.

Oh! je suis bien votre servante, seigneur Pluton!

ARLEQUIN.

Une femme d'esprit, en pareil cas, ramène son mari par de tendres caresses plutôt que de l'éloigner par des emportemens.

PROSERPINE.

Oh! mon cher petit mary, s'il ne faut que des caresses pour vous toucher, je vous promets de vous en faire tant, tant...

ARLEQUIN.

Bon! c'est tomber dans l'autre extrémité. Il en faut dans le ménage, comme du vinaigre dans une salade, ny trop, ny trop peu.

PROSERPINE.

Eh bien! mon cher Pluton, vous serez content et vous n'aurez jamais sujet de vous plaindre de moy.

ARLEQUIN.

Tope! Voilà la paix faite. O che gusto!, ô che consolazione!

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente un lieu enchanté.

PLUTON, VIOLETTE, MERCURE.

MERCURE.

Soyez en repos, Seigneur, Arlequin est en lieu de sûreté.

PLUTON.

Tant mieux! Qu'avez-vous donc, charmante Violette? Vous pleurez.

VIOLETTE.

J'ay l'âme déchirée par mille remords.

PLUTON.

Fy donc! Vous faites l'enfant. Que cela est vilain!

MERCURE.

Cela ne doit pas vous étonner, Seigneur, c'est l'usage de toutes les nouvelles mariées. Elles pleurent pour la forme, et rient au fond.

PLUTON.

Allons, mon aimable, éloignez les chagrins puérils.

MERCURE.

Ce divertissement vous servira mieux que toutes les caresses. Messieurs, faites votre devoir. Et vous, Mademoiselle, chantez-nous quelque air italien qui dissipe cette mélancolie.

Air :

La gioja e il rizo
Ti brillino in vizo
Che la giovinezza
Di sola allegrezza
Die pascere il cor.
D'amante perduto
Un novo venuto
Indonna sagace
Riporta la pace
E placa il dolor.

PLUTON.

Dites-moy, la belle, quel est le sujet de votre inquiétude?

VIOLETTE.

Tout ce que vous m'avez donné est fort beau; mais, malgré cela, je me rappelle sans cesse l'infidélité que je fais à ce pauvre Arlequin. Il est toujours présent à ma pensée. Tant de magnificence m'épouvante; je sens que je ne suis pas née pour les grandeurs, et que vous êtes trop grand seigneur pour moy. De grâce, ramenez-moy chez mon père. Que je vous aye cette obligation-là.

PLUTON.

En vérité, Violette, vous n'y pensez pas. Vos scrupules sont hors de place. Pouvez-vous faire un moment comparaison entre Arlequin et moy?

VIOLETTE.

Oui. Et je la fais à son avantage. Il m'inspire toujours la joye et la bonne humeur, et depuis que je suis avec vous j'ai le cœur rempli de tristesse. Il y a là-dessous quelque chose qui me passe.

MERCURE, *bas*.

Devinerait-elle que vous êtes Pluton?

PLUTON.

Mais, belle Violette, tous ces regrets sont inutiles. Quand je vous reconduirois chez votre père, vous n'en seriez pas plus avancée.

VIOLETTE.

Et pourquoy ?

PLUTON.

C'est qu'Arlequin est mort. (*Bas.*) Il faut la tromper.

VIOLETTE.

Quoy, Arlequin est mort ?

PLUTON.

Très certainement.

VIOLETTE.

O ciel ! Le pauvre garçon s'est tué sans doute de désespoir ! Ah ! perfide ! Si j'ay perdu mon amant, c'est toi qui en es la cause. Il est mort par ta faute.

PLUTON.

Non, le diable m'emporte ! C'est par la sienne.

VIOLETTE.

Malheureux Arlequin, que je plains ton sort !

PLUTON.

Fort bien! C'est-à-dire qu'il faudroit se tuer pour vous plaire. Ne voudriez-vous pas que je fisse cette sottise pour l'amour de vous?

VIOLETTE.

Oui, traître, ce serait ma plus grande joye.

PLUTON.

Grand mercy!

VIOLETTE.

Chère ombre, pardonne la trahison que je t'ay faite; mais, avant que de te rejoindre...

PLUTON.

Que voulez-vous faire?

VIOLETTE.

Laisse-moy, scélérat, en proye à mes remords. Je ne te regarde plus que comme un monstre qui m'a privée de ce que j'avois de plus cher. Mais je ne mourray pas contente que je ne t'aye auparavant...

MERCURE.

Tout beau, la belle! Vous ne sçavez pas à qui vous avez affaire.

VIOLETTE.

Et toy, misérable! toy qui m'as presque séduite par tes discours, crois-tu éviter ma fureur? Ah! je sens naître dans mon cœur toute la rage des Furies. Tu n'échapperas pas à ma vengeance. Je vais vous déchirer l'un et l'autre en mille pièces; et, pour ne rien avoir d'un monstre que je déteste, voilà tes présens et le cas que j'en fais!

PLUTON.

Mais vous n'y pensez pas!

VIOLETTE.

Tiens, voilà comme je traite tes pareils. (*Elle le renverse d'un soufflet.*)

PLUTON.

Quel emportement! Je la croyais d'abord d'une douceur extrême. Elle est cent fois plus acariâtre que Proserpine. Ma foy, me voilà dégoûté du sexe pour longtemps; et, diablesse pour diablesse, j'aime presque autant retourner à ma femme.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

CARON, Mlle ROMANVILLE, MATHANASIUS.

CARON.

Les nouveaux venus n'ont pas encore bu de l'eau du Léthé. Je veux me donner la comédie avec eux.

Mlle ROMANVILLE.

Peut-on être plus malheureuse! Arriver icy avant que d'avoir achevé l'ouvrage que j'allois donner au public!

CARON.

C'est quelque bel esprit femelle.

Mlle ROMANVILLE.

Ma seule description de l'âge d'or, si elle étoit finie, seroit inestimable.

CARON.

Oh ! oh !

Mlle ROMANVILLE.

Qu'avez-vous donc à rire, monsieur Caron ?

CARON.

Je vous demande excuse, mais le moindre petit auteur pourra continuer votre âge d'or.

Mlle ROMANVILLE.

Tout étoit nouveau dans mon livre, jusqu'à l'orthographe. Je vais vous en convaincre par quelques traits.

CARON.

Tenez, Mademoiselle, voilà l'ombre d'un savant, du moins je le crois à son langage. Voulez-vous que je l'appelle ?

Mlle ROMANVILLE.

Très volontiers.

CARON.

Holà ! seigneur Mathanasius, voicy une dame dont la connoissance vous fera plaisir.

MATHANASIUS.

Je vous suis obligé. Mademoiselle composoit sans doute ? Dans quel genre ?

Mlle ROMANVILLE.

J'allois donner au public les Métamorphoses d'Ovide. Mais d'un style !...

MATHANASIUS.

J'ay travaillé sur le même sujet. C'est en vers ?

Mlle ROMANVILLE.

Non, en prose.

MATHANASIUS.

Fy ! Cela est trop rampant.

Mlle ROMANVILLE.

C'est selon. Écoutez : « Au siècle passé que l'on appeloit siècle d'or, les hommes ne se conservoient dans l'innocence ny par la crainte des lois, ny par l'étude de la sagesse. »

MATHANASIUS.

Cela n'est pas mal. Voicy comme je commençois mes Métamorphoses :

Toy qui guides le cours du ciel, porte-flambeaux,
Qui portes dans tes mains le moite frein des eaux,
Qui fais trembler la terre, et depuis la parole
Serre et lâche la bride aux postillons d'Eole.

Voilà du sublime. Voicy le chaos :

Le monde étoit jadis une forme sans forme,
Une pile confuse, un mélange difforme
D'abismes, un abisme! Un corps mal compassé,
Un chaos de chaos, un tout mal entassé,
Où tous les éléments se logeoient pêle-mêle,
Où le liquide avoit avec le sec querelle,
Le rond avec l'aigü, le froid contre le chaud,
Le dûr avec le mol, le bas avec le haut,
L'amer avec le doux. Bref, durant cette guerre,
La terre étoit au ciel et le ciel sur la terre;
La terre, l'air, le feu, se tenoient dans la mer;
La mer, le feu, la terre, étoient logés dans l'air;
L'air, la mer et le feu dans la terre, et la terre
Chez l'air, le feu, la mer. Car alors le tonnerre...

CARON.

Voilà qui est terriblement embarrassé.

MATHANASIUS.

C'est le fin de l'art. Pour bien parler du chaos, il falloit parler d'un style inintelligible.

Mlle ROMANVILLE.

Vous en êtes venu à bout. Je continue : « La pasle jalousie ne régnoit point sur le cœur des mortels. Une jolie femme servoit à trois ou quatre amis. »

CARON.

Il y a mille gens qui font encore de même.

MATHANASIUS

Je disois à Jupiter, au sujet de la création du monde :

L'immuable décret de ta bouche divine,
Qui causera sa fin, cause son origine,
Non en temps, avant temps, ny même avec le temps,
J'entens un temps confus, car les courses des ans,
Des siècles, des saisons, des mois et des années,
Par le ciel mesurés, des astres sont bornées.

Cela est du dernier beau. On m'a déjà traduit en latin, en italien, en espagnol et en allemand, avec des commentaires.

Mlle ROMANVILLE.

L'on fait sagement de vous commenter, car vous êtes furieusement obscur.

CARON, *bâillant.*

Passez dans cette allée prochaine, j'iray vous y trouver dans un moment.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, CARON.

ARLEQUIN.

L'architecture de ce pays est triste et la promenade lugubre. On ne voit que des supplices ridicules. Celuy-cy porte une pierre que je voulois luy aider à rouler. J'ai vu près de là cinquante femelles qui remplissent des tonneaux crevés ; un autre est attaché à la roue d'un moulin qui tourne sans cesse, pour avoir fait les doux yeux à madame Junon. Si Pluton est aussi vindicatif que son frère, il pourroit bien m'en arriver autant.

CARON.

Seigneur Pluton, plusieurs ombres demandent audience.

ARLEQUIN.

Est-ce qu'il n'y a pas de juges pour cela?

CARON.

D'accord ; mais il est de Votre Majesté de monter sur votre trône au moins une fois le mois.

ARLEQUIN.

Avant de juger, ne va-t-on pas à la buvette ?

CARON.

Vous voulez plaisanter ! Voilà votre manteau royal, votre sceptre et votre couronne qu'on vous apporte. (*On l'habille et on le porte sur son trône.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, Mlle DESCOULISSES.

ARLEQUIN.

Dites-moi, la belle, de quelle profession étiez-vous là-haut ?

Mlle DESCOULISSES.

Comédienne de campagne. Je me nommois Descoulisses.

ARLEQUIN.

J'ay entendu parler de vous comme d'une grande actrice.

Mlle DESCOULISSES.

Il est vray que j'ay fort brillé. Cependant mes meilleures scènes n'étoient pas celles que je repré-

sentois. Je menois l'amour à la baguette. Je faisois naître de la passion sans en ressentir.

ARLEQUIN.

Cela est difficile. Je ne puis parler de boire et de manger sans que l'eau ne m'en vienne à la bouche.

Mlle DESCOULISSES.

Une bonne actrice sait se prêter à tous les caractères. Tout est bien venu chez elle. Elle n'aime personne, et fait enrager tout le monde.

ARLEQUIN.

Comment cela se fait-il ?

Mlle DESCOULISSES.

Rien de plus facile; avec un peu d'usage du théâtre, on s'en tire aisément. Un jeune homme qui achevoit son droit venoit de recueillir une grosse succession. J'en tiray la meilleure partie avec quatre vers de Psyché. Un soir qu'il me faisoit des offres de service, je luy dis du ton le plus tendre :

Plus j'ay les yeux sur vous, plus je me sens charmer.
Tout ce que j'ay senty n'agissoit pas de même,
Et je dirois que je vous aime,
Hélas ! si je sçavois ce que c'est que d'aimer.

Rompt-on avec un riche vieillard, vous croit-il outrée de sa perte, voicy les adieux qu'on luy fait :

Ah ! par ma foy, Monsieur, vous me la donnez bonne
De croire qu'en quittant votre triste personne, etc...

(Regnard, *Folies amoureuses.*)

Un homme avoit fait enfermer son fils parce qu'il m'aimoit. J'allay le trouver ; il devint amoureux de moy, et fit tant d'extravagances que ses parents tirèrent son fils de la prison pour l'y faire enfermer à son tour.

ARLEQUIN.

Cela est fort comique ; mais que voulez-vous de moy ?

Mlle DESCOULISSES.

La grâce d'être icy avec les personnes que j'ay connues pendant ma vie, et de me laisser tourmenter les ombres à la place des diables.

ARLEQUIN.

Très volontiers.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, UN HOTELIER, UN SUISSE.

L'HOTELIER.

Justice, Seigneur! Le traître m'a ruiné et est cause de ma mort. Je luy sers, pour son repas, un chapon, deux perdrix, un lapereau, une bécasse, un plat de macarons, du vin de Montefiascone; il mange et boit tout cela.

LE SUISSE.

Ly être caparetier emboissonneur. Je mange et poivre toute son maison, et moy crevir au bout de la table comme un poudin sur le gril. Je demandir justice, monsir Plutonne.

ARLEQUIN.

Cela est triste.

L'HOTELIER.

Cet homme est un fou, un ivrogne.

LE SUISSE.

Mentir toy filainement! Moy poivre toujours avec tempérament.

L'HOTELIER.

Quand il creva, il avoit bu vingt-quatre bouteilles de vin. Il a eu la malice de crever pour ne pas me payer, et, depuis cette aventure, mon cabaret a été si fort décrié que j'en suis mort de chagrin.

ARLEQUIN.

Dans quelle ville demeurois-tu?

L'HOTELIER.

A Bergame. J'avois pour enseigne : « Le Croissant. »

ARLEQUIN.

Eh! je te connois; ta femme t'avoit fait prendre cette enseigne. Ne t'appelles-tu pas messire Cornuto?

L'HOTELIER.

Oüy, Seigneur.

ARLEQUIN.

Tu es un fripon... Tu m'as refusé crédit plus de dix fois.

L'HOTELIER.

Moy! avoir refusé crédit au seigneur Pluton?

ARLEQUIN.

Quand j'allois chez toy, je n'avois pas cet habit. J'ay été tenté plus d'une fois de t'assommer, mais je t'ay épargné jusqu'à ce que tu fusses icy. Je veux faire un exemple terrible de ces fripons qui refusent crédit aux honnêtes gens.

LE SUISSE.

Point de quartier à sti friponne !

L'HOTELIER.

Pardonnez-moy, je vous en conjure par ces mets que j'apprêtois si délicatement.

ARLEQUIN.

Sçais-tu encore bien faire la cuisine?

L'HOTELIER.

Je m'en flatte.

CARON.

Il n'a pas encore bu de l'eau du fleuve d'Oubly.

ARLEQUIN.

Garde-toy bien de luy en donner. (*A l'hôtelier.*) Je te pardonne et te retiens pour mon cuisinier.

LE SUISSE.

Monsir Plutonne ly point faire à moy sti chagrinage.

ARLEQUIN.

Pour vous consoler, je vous donne l'intendance de ma cave, à condition que vous ferez la paix avec ce pauvre homme.

LE SUISSE.

Très volontiers. Moy n'avre point de fiel. Que moy fa poire !

ARLEQUIN.

Et moy je vais manger. Caron, ôte-moy mon habit de cérémonie.

CARON.

Il y a encore là plus d'un millier d'ombres qui demandent audience.

ARLEQUIN.

Qu'elles s'aillent promener ! J'ay le ventre creux comme un tambour. Chasse-moy toute cette canaille.

SCÈNE V.

PLUTON, CARON.

PLUTON.

Quoy! tu ne reconnois pas ton maître?

CARON.

Mon maître?

PLUTON.

Oüy, Pluton.

CARON.

Voilà à peu près les habits avec lesquels il est sorty; mais il y a plus de deux heures qu'il est rentré. Les larmes de Proserpine l'ont attendry de façon qu'ils se sont réconciliés avec les plus tendres caresses.

PLUTON.

Qu'entends-je? C'est quelque nouveau tour de ma femme. Je vais punir cet imposteur.

CARON.

Il est trop bien reconnu dans ces lieux pour Pluton. C'est le véritable, mon amy.

PLUTON.

Quoy! je souffrirois cet affront?

CARON.

Si tu ne veux pas m'en croire, juges-en par tes yeux.

SCÈNE VI.

PLUTON, CARON, ARLEQUIN, PROSERPINE, MERCURE.

PLUTON.

O dieux! c'est Arlequin. Continuez : cela ne va pas mal.

PROSERPINE.

Que vois-je?

ARLEQUIN.

Quel insolent parle ainsy à ma petite femme?

PLUTON.

Ta femme, malheureux? Oh! je t'étrangleray, et cette infâme ne portera pas loin l'injure qu'elle a faite à mon honneur.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien : c'est un extravagant que je vais faire enfermer avec les fous de l'enfer. Retire-toy. Si tu me fâches...

PROSERPINE.

Mon cher petit Pluton, ne vous mettez pas en colère... Vous vous feriez malade.

PLUTON.

Ah! scélérate! tu me désavoües pour ton mary?

PROSERPINE.

Va, malheureux! cesse de passer icy pour Pluton.

PLUTON.

Je n'y puis plus tenir. La rage et la fureur...

ARLEQUIN.

Doucement, il est temps de finir la comédie. Je vais tout éclaircir... Apprenez, Madame, que je m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Quoy! vous n'êtes pas Pluton?

ARLEQUIN.

Non, parbleu!

PLUTON.

Avois-je tort, perfide?

ARLEQUIN.

Point d'invectives. Vous m'avez enlevé ma maîtresse : je n'ay pas trop mal pris ma revanche avec votre femme.

PROSERPINE.

Ah! Seigneur, il ne s'est rien passé entre nous contre votre honneur. Je m'en suis tenue avec luy aux caresses les plus innocentes.

ARLEQUIN.

Avalez doucement la pilule. Plus vous ferez d'éclat, plus ma vengeance sera complète.

PLUTON.

Écoute, j'ay à te faire une petite proposition. Ce séjour n'est pas fort agréable pour toy.

ARLEQUIN.

Je m'accommode de tout.

PLUTON.

Retourne sur la terre; je t'y combleray de biens.

ARLEQUIN.

Je n'ay point d'ambition. Du bon vin, une table bien servie...

PLUTON.

Tu l'auras.

ARLEQUIN.

Tope! mais à une condition. De peur de nous trouver rivaux sur terre, jurez d'être fidèle à Proserpine.

PROSERPINE.

Cela est fort bien imaginé.

PLUTON.

Mais...

ARLEQUIN.

Point de mais... Sinon marché nul.

PLUTON.

Je jure donc de n'aimer que ma femme. (*Bas.*) Quelle punition!

PROSERPINE.

Par le Styx?

PLUTON.

Oh! parbleu! c'est trop demander.

ARLEQUIN.

Elle a raison! Vous n'avez aucun lieu de vous plaindre de Proserpine... Mes caresses ont été si simples qu'elle en a été scandalisée.

PLUTON.

Cela est-il possible?

ARLEQUIN.

Songez donc que je ne suis qu'une ombre. Mercure me l'a assuré. Les morts n'ont point de corps.

PLUTON.

Dans quel embarras Mercure m'a-t-il jeté!

MERCURE *arrive en riant.*

Oh! oh! Je viens d'apprendre une partie de vos mésaventures, et j'ay deviné l'autre. A quoy en êtes-vous avec Arlequin?

ARLEQUIN.

Nous sommes d'accord; mais si j'avois crû avoir mon corps...

PLUTON.

Fort bien!

ARLEQUIN.

Je vous aurois rendu la pareille. Vous n'avez pas fait le personnage d'une ombre avec Violette.

PLUTON.

Je jure par le Styx qu'elle t'a été fidèle, et qu'il y a eu plus de jeunesse et d'ambition que de malice dans ce qu'elle a fait.

ARLEQUIN.

Violette auroit résisté à un dieu ?

PLUTON.

Rien n'est plus vray. Retourne auprès d'elle ; Mercure te conduira où elle est. Jouissez d'un bonheur que je ne troubleray plus.

ARLEQUIN.

Partons promptement. Je brûle de revoir ma maîtresse. Adieu, seigneur Pluton ; jusqu'au revoir. Belle Proserpine, en cas d'infidélité de la part de votre mary, Mercure vous dira où je demeure. Serviteur.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Le théâtre représente le devant de la maison de Pantalon.

PANTALON, SILVIA, VIOLETTE, ROSETTE, CINTHIO; MERCURE ET ARLEQUIN, *qui surviennent.*

CINTHIO.

Seigneur Pantalon, la belle Silvia, revenue de son erreur, consent à m'épouser.

PANTALON.

Quoyque le jour ne soit guère propre pour une noce, je ne veux pas m'y opposer.

ROSETTE.

Mon cher père, voilà ma sœur Violette de retour.

PANTALON.

Comment?

ROSETTE.

Elle a appris la mort du pauvre Arlequin ; elle s'en désespère.

CINTHIO.

L'inconnu l'aura abandonnée : voilà le sujet de ses larmes.

ROSETTE.

Elle est si honteuse qu'elle n'ose lever les yeux.

PANTALON.

Qu'on ne me parle pas de cette coquine-là !

SILVIA.

Eh ! seigneur Pantalon...

PANTALON.

Qu'elle ne se présente jamais devant moy ! (*Violette se jette à ses pieds.*) N'as-tu pas honte de te montrer après une telle action qui a causé la mort d'Arlequin ? Les dieux enverront son ombre pour te punir de ta perfidie. Qu'entends-je ? Aiuto ! misericordia !

(*Mercure et Arlequin sortent des enfers. Arlequin arrête Violette.*)

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! friponne ! vous ne m'échapperez pas.

VIOLETTE.

Ah ! chère ombre !

ARLEQUIN.

La peur vous fait parler. Je ne suis pas si chère que vous le dites, puisque vous m'avez préféré un aventurier.

VIOLETTE.

Ombre de mon amant, pardonne-moy la surprise que l'on m'a faite. A la nouvelle de ta mort, j'ay traité ton rival avec le dernier mépris.

ARLEQUIN.

Tu voudrois passer auprès de moy pour une vestale?

VIOLETTE.

Ah! tu m'outrages... Je feray les sermens...

ARLEQUIN.

Tarare! si je ne sçavois à quoy m'en tenir. Mais m'aimes-tu encore?

VIOLETTE.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

Pour me le prouver, il faut m'épouser tout-à-l'heure.

VIOLETTE.

T'épouser?

ARLEQUIN.

Sans balancer.

VIOLETTE.

Il y a un obstacle invincible.

ARLEQUIN.

Quel est-il ?

VIOLETTE.

Cela révolteroit toutes les femmes contre moy.

ARLEQUIN.

Il est vray qu'elles aiment moins l'esprit que le corps. Je veux être ton mary, ou je feray le diable à quatre.

VIOLETTE.

Je n'y puis consentir. Je mourrois à tout momoment de fraïeur.

ARLEQUIN.

Je vois bien ce qui te tient. Je ne suis pas si ombre que je le parois. Touche, pour voir...

VIOLETTE.

Oüy, vraiment, c'est luy-même.

MERCURE, *ramenant les autres.*

Oüy, je vous le répète, vos cris ont percé jusqu'au royaume sombre. Pluton vous renvoie le gracieux Arlequin.

PANTALON.

Nous luy en rendons de très humbles grâces, Seigneur Mercure.—(*A Arlequin.*) Que je suis fâché que Violette ne soit plus digne de vous!

ARLEQUIN.

Qui vous a dit cela? Je suis mieux informé que vous sur son chapitre. Il est vray qu'il y a eu quelque irrégularité dans l'économie de sa conduite; mais j'ay de bonnes cautions de sa sagesse. J'oublie son inconstance, et je l'épouse.

PANTALON.

O che consolazione!

ROSETTE.

Que je vais danser à sa noce!

ARLEQUIN.

A la bonne heure, mais vous n'écouterez pas le compliment du lendemain.

CINTHIO.

Voilà tout le village qui vient prendre part à notre joye.

DIVERTISSEMENT.

—

UN PAISAN.

Célèbrons d'Arlequin le fortuné retour,
Chantons son triomphe et sa gloire.
Quoy qu'il ait passé l'onde noire,
Pluton l'a fait sortir du ténébreux séjour.
Célèbrons, etc.

Ce dieu, de sa moitié jaloux avec raison,
Craignoit, suivant toute apparence,
Qu'une trop grande ressemblance
Ne luy fît souvent prendre Arlequin pour Pluton.
Célèbrons, etc.

VAUDEVILLE.

—

UN PAISAN.

Proserpine a fait le contraire
De nos coquettes de Paris :
Les amans ne peuvent leur plaire
Quand ils ressemblent aux maris.

SILVIA.

Là-bas, par sa femme surprise,
Pluton a presque été trahy;
Ce n'est point icy par méprise
Qu'une femme trompe un mary.

UN PAISAN.

Près d'une belle être de glace,
C'est s'exposer à son courroux.
Arlequin, tout autre à ta place
Auroit mieux contrefait l'époux.

ROSETTE.

A l'amour vous rendez hommage,
Vous suivez sans peine un galant.
Hélas! que ne suis-je à votre âge,
Ma sœur! j'en voudrois faire autant.

ARLEQUIN.

En vain dans le royaume sombre
Proserpine m'a recherché.
Comme je croïois être une ombre,
Elle en fut quitte à bon marché.

FIN.

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

DANS LE MÊME FORMAT

Les Fausses Envies, parade inédite de Thomas-Simon Gueullette (1740), précédée d'une préface par Ch. Gueullette, et ornée d'une eau-forte de Lalauze. — Tirage à 300 exemplaires. — Sur papier de Hollande . . . . . 5 fr.

Sur pap. de Chine ou pap. Whatman . . . 10 fr.

6152 — Imp. Jouaust.

PQ
1987
G5A77
1879

Gueulette, Thomas Simon
Arlequin-Pluton

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY